Frédéric Allouche

Être libre avec Sartre

Collection Vivre en philosophie
dirigée par Balthasar Thomass

© Groupe Eyrolles, 2012
ISBN : 978-2-212-55220-1

EYROLLES

Sommaire

MODE D'EMPLOI VII

I.
Les symptômes et le diagnostic

Le carcan du déterminisme

Une liberté enchaînée 2
Les autres, cet enfer… 12
La pression normative de la société 23

II.
Les clés pour comprendre

La conscience,
libre puissance créatrice

L'homme n'est pas une chose, il pense 34
Notre situation n'est qu'un possible parmi d'autres 44
L'impasse de la mauvaise foi 55

© Groupe Eyrolles

III.
Les moyens d'agir
Agir pour exister librement

Une vie simplement pensée est une non-vie 70
Se définir et se redéfinir sans cesse 82
Goûter à la joie de l'authenticité 92

IV.
Une vision du sens de l'existence
Un athéisme dynamique

Nous sommes délaissés, et alors ? 104
Éloge de l'angoisse 113
S'engager avec autrui dans un projet humaniste 127

ÉLÉMENTS D'UNE VIE 137
GUIDE DE LECTURE 141

© Groupe Eyrolles

Mode d'emploi

Ce livre est un livre de philosophie pas comme les autres. La philosophie a toujours eu pour ambition d'améliorer nos vies en nous faisant comprendre ce que nous sommes. Mais la plupart des livres de philosophie se sont surtout intéressés à la question de la vérité, et se sont épuisés à dégager des fondements théoriques, sans s'intéresser aux applications pratiques. Nous, au contraire, allons nous intéresser à ce que nous pouvons tirer d'une grande philosophie pour changer notre vie : le menu détail de notre quotidien, comme le regard que nous portons sur notre existence et le sens que nous lui donnons.

Cependant, on ne peut pas infléchir sa pratique sans réviser sa théorie. Le bonheur et l'épanouissement se méritent et ne vont pas sans un effort de réflexion. Nous chercherons à éviter la complaisance et les recettes faciles de certains manuels de développement personnel. Une nouvelle manière d'agir et de vivre implique toujours aussi une nouvelle manière de penser et de se concevoir. Nous découvrirons ainsi le plaisir, parfois vertigineux, de la pensée, qui en tant que tel, déjà, change notre vie.

C'est pourquoi nous inviterons le lecteur à réfléchir à des concepts avant de lui proposer de s'interroger sur lui-même.

© Groupe Eyrolles

Il nous faut d'abord cerner nos problèmes, puis les interpréter à l'aide de nouvelles théories, pour enfin pouvoir y remédier par des actions concrètes. Ce n'est qu'après avoir déjà changé notre manière de penser, de sentir et d'agir que nous pourrons nous interroger sur le cadre plus large de notre vie et sur son sens. C'est pourquoi chaque livre de cette collection, divisé en quatre grandes parties, suivra une progression similaire :

I – Les symptômes et le diagnostic

Nous déterminerons d'abord le problème à résoudre : de quoi souffrons-nous et qu'est-ce qui détermine la condition humaine ? Comment comprendre avec précision nos errances et nos illusions ? Bien repérer nos problèmes est déjà un premier pas vers leur solution.

II – Les clés pour comprendre

Qu'est-ce que la philosophie apporte de nouveau pour éclairer cette compréhension ? En quoi devons-nous radicalement changer notre manière de voir pour prendre en main notre vie ? Ici, le lecteur sera introduit aux thèses les plus novatrices du philosophe qui l'aideront à porter sur lui-même un regard neuf.

III – Les moyens d'agir

Comment cette nouvelle conception de l'homme change-t-elle notre manière d'agir et de vivre ? Comment appliquer au quotidien notre nouvelle philosophie ? Comment notre pensée transforme-t-elle notre action qui elle-même transforme ce que nous sommes ? Le lecteur trouvera ici des recettes à appliquer au quotidien.

© Groupe Eyrolles

IV – Une vision du sens de l'existence

Nous présenterons enfin les thèses plus métaphysiques, plus spéculatives, du philosophe. Si le lecteur a maintenant appris à mieux gérer sa vie au quotidien, il lui reste à découvrir un sens plus global pour encadrer son expérience. Alors que les chapitres précédents lui enseignaient des *méthodes*, des *moyens* pour mieux vivre, il se verra confronté dans cette dernière partie à la question du but, de la *finalité* de l'existence, qui ne saurait se déterminer sans une vision globale et métaphysique du monde, et de la place qu'il y occupe.

Ce livre n'est pas seulement un livre à lire, mais aussi un livre à faire. Des questions précises sur votre vie suivent les thèses présentées dans chaque chapitre. Ne soyez pas passif, mais retroussez vos manches pour interroger votre vécu et y puiser des réponses honnêtes et pertinentes. Des exercices concrets vous inciteront à mettre en œuvre les enseignements du philosophe dans votre vie. De la même façon, efforcez-vous de vous les approprier et de trouver des situations opportunes pour les pratiquer avec sérieux.

Êtes-vous prêt pour le voyage ? Il risque de se révéler surprenant, parfois aride, parfois choquant… Êtes-vous prêt à vous sentir déstabilisé, projeté dans une nouvelle manière de penser, et donc de vivre ? Ce voyage à travers les idées d'un philosophe du XX^{e} siècle vous transportera aussi au plus profond de vous-même. Alors laissez-vous guider au fil des pages, au fil des questions et des idées, pour découvrir comment la pensée de Sartre peut changer votre vie.

© Groupe Eyrolles

I.

LES SYMPTÔMES ET LE DIAGNOSTIC

Le carcan du déterminisme

Une liberté enchaînée

La majorité est fixée en France à 18 ans. Nous sommes alors considérés comme libres et responsables de nos faits et gestes, et sommés de répondre de toute infraction faite à la loi. L'homme qui y déroge mérite ainsi d'être puni, puisque l'on présuppose qu'il était capable de se comporter autrement au moment de son action, qu'il a consciemment choisi entre le « bien » et le « mal ». C'est dire que la société prend pour acquise la réalité de notre libre arbitre. Pourtant, lors d'un sondage réalisé en mars 2010, 55 % des Français interrogés s'estimaient de moins en moins libres[1]. Notre ressenti est donc quelque peu en décalage avec toute déclaration institutionnelle, et ce libre arbitre dont nous serions dépositaires en tant qu'adultes, nous le vivons au contraire comme un leurre.

Un implacable déterminisme

Car en dehors de la société, dans notre vie personnelle, n'avons-nous pas parfois l'impression d'être prisonniers, par exemple de notre milieu social ou de notre famille, dont il serait impossible de s'extraire ? N'avons-nous jamais eu le sentiment d'être prédéfinis par notre nature ou par notre enfance ? Comme si tout était joué d'avance, sans possibilité d'y changer quoi que ce soit.

1. « Liberté, égalité, fraternité : où en sommes-nous aujourd'hui », sondage TNS Sofres/Logica, 25 et 26 mars 2010.

© Groupe Eyrolles

Ainsi, si nous sommes maladroits, nous pensons que ce travers fait partie intégrante de nous, que nous ne pouvons rien y faire ; « c'est comme ça ». Notre entourage lui-même nous définit *via* ce travers – « Décidément, qu'est-ce qu'il est maladroit ! » – et, habitués aux moqueries, il nous semble impossible de nous imaginer autrement. Si nous sommes peureux, il nous semble plus évident d'envisager le métier de comptable plutôt que celui de sauveteur en mer, même si nous pensons qu'il n'y a pas plus beau métier que de venir en aide aux autres. Nous-mêmes pourrions dresser la liste de nos amis en les réduisant à un caractère : unetelle est drôle, untel est toujours incapable de prendre une décision, on ne peut pas compter sur lui, etc.

Nous subissons ainsi une perspective déterministe selon laquelle nous sommes tous identiques car munis de caractéristiques qui ne dépendent pas de nous mais d'une causalité antérieure à notre existence. Dès lors notre liberté se retrouve enchaînée et nous nous sentons prisonniers, nous condamnant à certaines limites insurmontables. Quel que soit le sort malheureux qui nous afflige, nous en cherchons les causes dans ce qui ne dépend pas de nous : nous sommes comme cela, c'est la vie, nous n'y pouvons rien.

Difficile dans ces conditions de ne pas tomber dans l'abattement et la résignation. Tout se passe comme si nous avions d'abord été pensés, réfléchis, avant d'être produits à la façon d'un objet conçu dans ses attributs, sa ou ses fonctions par celui qui le fabrique. Comme si nous répondions à une définition, à une *essence*, qui scelle notre existence :

> **« Lorsqu'on considère un objet fabriqué, comme par exemple un livre ou un coupe-papier, cet objet a été fabriqué par un artisan qui s'est inspiré d'un concept ; il s'est référé au concept de coupe-papier, et également à une technique de production préalable qui fait partie du concept, et qui est au fond une recette. Ainsi, le coupe-papier est à la fois un objet qui se produit d'une certaine manière et qui,**

© Groupe Eyrolles

> **d'autre part, a une utilité définie, et on ne peut pas supposer un homme qui produirait un coupe-papier sans savoir à quoi l'objet va servir. Nous dirons donc que, pour le coupe-papier, l'essence – c'est-à-dire l'ensemble des recettes et des qualités qui permettent de le produire et de le définir – précède l'existence » (*L'existentialisme est un humanisme,* p. 26-27[1]).**

Adhérer à une vision déterministe de l'existence, c'est ainsi se sentir condamné à la fatalité en raison de son sexe, de ses origines ou de son enfance. Mais une telle vision repose-t-elle sur une vérité ou sur une illusion ? Une chose est sûre : s'interroger sur la pression extérieure que nous subissons, identifier les causes qui nous aliènent, mettre en évidence les différentes formes de déterminisme, c'est nous offrir des chances de nous en débarrasser et de nous libérer.

Prisonniers de modèles religieux ou philosophiques

Si nous sommes monothéistes, nous avons tendance à penser que Dieu a créé l'homme doué de pensée et de volonté, et que notre intérêt pour le bien est en permanence contrarié par le mal, la tentation, le péché. Ainsi, si nous avons menti ou manœuvré pour récolter les lauriers d'un travail que nous n'avons pas fait, nous sommes taraudés par notre mauvaise conscience parce que nous avons mal agi, à l'opposé des règles morales pourtant clairement définies dans les Livres sacrés. Car « c'est écrit », et nous participons à un jeu dont nous n'avons pas choisi les règles et dont les conséquences sont majeures : l'enfer ou le paradis.

---

1. Les paginations indiquées renvoient aux éditions qui suivent. Sont parus à Paris, Gallimard, collection « Folio » : *Huis clos*, *Les Mouches* (1973) ; *La Nausée* (1988) ; *Situations* (1993) ; *L'existentialisme est un humanisme* (2002), *Les Mains sales* (2003) ; *Réflexions sur la question juive* (2009), *La P... respectueuse* (2010). Sont parus à Paris, Gallimard, collection « Tel » : *L'Être et le Néant* (1988) ; *Saint Genet, comédien et martyr* (2010).

© Groupe Eyrolles

De telles conceptions ne sont pas proprement religieuses, on les retrouve dans toute une tradition philosophique. Qu'est-ce que l'homme pour les philosophes grecs ? L'être qui, en vertu de sa nature propre, doit tendre vers la sagesse, incarner l'humanité dans son *aretè*, c'est-à-dire dans son excellence, sa perfection. Un modèle est donc fixé, et doit orienter toute existence individuelle. Ce questionnement autour d'une nature de l'homme trouvera une autre variante des siècles plus tard à l'époque des Lumières. L'homme est-il bon ou mauvais par nature ? Ou bien tiraillé, comme l'affirme Kant, entre sa quête du bonheur et les lois morales implacables de sa raison ?

Si les représentations de l'humanité sont ainsi multiples, la façon de penser reste malgré tout la même : nous évoluerions sur fond d'éléments qui nous préexistent, que nous n'avons pas choisis et qui nous façonnent :

> **« Lorsque nous concevons un Dieu créateur, ce Dieu est assimilé la plupart du temps à un artisan supérieur ; et quelle que soit la doctrine que nous considérions, qu'il s'agisse d'une doctrine comme celle de Descartes ou de la doctrine de Leibniz, nous admettons toujours que la volonté suit plus ou moins l'entendement ou, tout au moins, l'accompagne, et que Dieu, lorsqu'il crée, sait précisément ce qu'il crée. Ainsi, le concept d'homme, dans l'esprit de Dieu, est assimilable au concept de coupe-papier dans l'esprit de l'industriel ; et Dieu produit l'homme suivant des techniques et une conception, exactement comme l'artisan fabrique un coupe-papier suivant une définition et une technique » (*L'existentialisme est un humanisme*, p. 27-28).**

Prisonniers de notre nature

Si le concept d'humanité suppose une prédétermination universelle par-delà les lieux et les époques, que toute vie humaine n'est que la variation originale d'un seul et même modèle, il existe toutefois au sein de cette humanité, comme un genre comporte plusieurs espèces, des catégories générales

© Groupe Eyrolles

unies par des spécificités communes. Prenons l'exemple de la femme. Pour le déterministe, la femme, par sa nature propre, possède une intelligence et une affectivité singulières, des tendances qui lui seraient réservées. Toute femme aurait ainsi l'instinct maternel inné, serait passionnée de cuisine, et toute femme serait naturellement incapable de faire un créneau… Il existerait par conséquent une essence féminine, un cadre structurel qui limite le potentiel féminin. Auteure du *Deuxième Sexe*, l'existentialiste Simone de Beauvoir, amie et confidente indéfectible de Sartre, ne voit dans tout cela qu'une construction imaginaire, une stratégie sociale de domination et de discrimination, un moyen habile de produire des mères, des épouses soumises ou des ménagères ! Nous y reviendrons.

Mais les femmes ne sont pas les seules victimes de l'essentialisme. Sur le même mode peuvent ainsi s'élaborer la figure du Noir – naturellement doué pour le sport –, de l'Arabe – forcément voleur –, ou du Juif – inéluctablement radin –, tous irrémédiablement fidèles à leurs travers, à leurs vices et au danger qu'ils représentent. Rien n'y fait, ils ne peuvent échapper à leur nature, affirment les racistes. À moins que cette nature, comme le suggère Sartre à propos des Juifs, ne soit que l'invention opportune de ceux qui l'invoquent :

> **« Si l'Église du Moyen Âge a toléré les juifs, alors qu'elle pouvait les assimiler de force ou les faire massacrer, c'est qu'ils remplissaient une fonction économique de première nécessité : maudits, ils exerçaient un métier maudit, mais indispensable ; ne pouvant posséder les terres ni servir dans l'armée, ils pratiquaient le commerce de l'argent, qu'un chrétien ne pouvait aborder sans se souiller. Ainsi, la malédiction originelle s'est redoublée bientôt d'une malédiction économique et c'est surtout cette dernière qui a persisté. On reproche aujourd'hui aux juifs d'exercer des métiers improductifs, sans qu'on se rende compte que leur apparente autonomie au sein de la nation vient de ce qu'on les a d'abord cantonnés dans ces métiers en leur interdisant tous les autres. Ainsi n'est-il pas exagéré de dire que ce sont les chrétiens qui ont créé le juif en provoquant un arrêt**

© Groupe Eyrolles

brusque de son assimilation et en le pourvoyant malgré lui d'une fonction où il a, depuis, excellé [...]. C'est l'antisémite qui fait le juif » (*Réflexions sur la question juive,* p. 74-75).

Universel ou général, le discours essentialiste peut aussi porter sur l'individu dans sa singularité. Il est alors question de tempérament et de caractère. Ainsi, nous ne serions pas étonnés si notre comptable, que nous évoquions plus haut, s'il sautait le pas et venait à exprimer tout haut son désir de devenir sauveteur en mer, se heurtait à une réflexion du type : « Toi ? Sauveteur en mer ? Tu avais déjà peur dans ton bain quand tu étais petit ! » Difficile alors de persévérer…

À lui seul notre tempérament nous condamnerait à une voie toute tracée : peureux nous sommes nés, peureux nous resterons, c'est inné. Dans *Saint Genet. Comédien et martyr,* Sartre analyse ainsi le cas de Jean Genet, écrivain iconoclaste et provocateur de génie, qui, après son premier vol à l'âge de 10 ans, fut très tôt « défini » comme un voyou par sa famille de tutelle.

Cet innéisme est d'ailleurs relayé de nos jours par la génétique, ou du moins ce qu'il est possible d'en faire : l'instrument de discours et de pratiques de stigmatisation, d'exclusion. Souvenons-nous du débat public d'il y a quelques années autour d'un pseudo-gène de l'hyperactivité, de la délinquance, de l'incivilité.

Prisonniers de notre enfance

Lorsqu'on nous dit que notre nature est prédéfinie dès nos premières années, cela renvoie aussi à l'idée que nous serions prisonniers de notre passé. Si notre jeunesse a été difficile, si nous avons grandi dans un milieu pauvre, cela viendrait nécessairement rendre compte de notre personnalité, de nos désirs et des choix de vie que nous faisons. Notre enfance serait ainsi

© Groupe Eyrolles

déterminante et indépassable. Si nous avons l'impression d'échouer dans tout ce que nous entreprenons, d'avoir un parcours de vie en zigzag, cela renvoie peut-être au sentiment très ancré d'avoir été mal aimé par nos parents par rapport à un frère qui, lui, a tout réussi, que ce soient ses études, sa vie professionnelle et personnelle. À quoi bon essayer de redresser la barre : le fils préféré brillera toujours plus que nous. L'acquis se substitue ainsi à l'inné pour justifier quantité d'abandons et de renoncements.

Enfermés dans cette souffrance, nous sommes nombreux à nous tourner alors vers notre inconscient, dépositaire des traumatismes du passé, pour expliquer notre pensée et notre conduite. Nous chargeons alors notre thérapeute de nous délivrer des obstacles qui encombrent notre existence ; nous sommes persuadés qu'en dehors de lui point de salut, point de libération sans une exploration longue et méthodique du passé. Pour Sartre, la psychanalyse freudienne est déterministe et interdit toute perspective libre et spontanée d'évolution personnelle. Car si l'unique impératif est de se tourner vers l'enfance, vers ces premières années nécessairement coupables comme les circonstances et l'entourage de l'époque, comment ne pas tomber dans le piège du ressentiment ou même de la vengeance vis-à-vis de ceux qui nous ont éduqués ? Englués dans des règlements de comptes, comment pouvons-nous changer de manière autonome ?

Le poison de la résignation

Si rien ne pourra jamais nous changer parce que nous sommes précédés, définis selon une essence, bref si l'essentiel échappe à notre volonté, comment alors ne pas se sentir écrasés et ne pas renoncer à d'autres perspectives de vie ? Le fatalisme tue notre désir, freine notre ambition, paralyse notre créativité. Nous restons dans le cercle restreint de certaines possibi-

© Groupe Eyrolles

lités sans grand espoir de pouvoir les dépasser. La vie rêvée est réservée à d'autres, aux heureux élus d'une nature « privilégiée », d'une enfance favorable et porteuse. Nous devons nous accepter dans le renoncement et la privation, vivre avec notre frustration, notre envie. Le beau métier, la compagne idéale et les enfants parfaits sont réservés à notre frère ; l'instabilité professionnelle et l'éternel célibat sont notre croix. Reste le refuge de l'imaginaire. Vivre les choses par procuration, au cinéma ou dans les livres, apparaîtra comme une solution satisfaisante. Le rêve n'est-il pas préférable à des projets inaccessibles ?

Croyant qu'il n'y a pas d'autre choix que de s'accepter tels que nous sommes, nous sommes en perpétuel décalage avec nous-mêmes. Nous avons l'impression qu'il y a toujours une séparation, un manque inéluctable, un fossé infranchissable entre ce que nous sommes et nos aspirations, nous condamnant ainsi à une insatisfaction perpétuelle parce que nous pensons que créer notre propre existence, aller de l'avant, bâtir des projets, s'épanouir et être en harmonie avec nous-mêmes sera tout simplement impossible.

Nous avons entraperçu comment, en une petite phrase, nous pouvions nous retrouver enfermés dans l'image que les autres nous renvoient. Autrui joue en effet un rôle crucial dans le rapport que nous entretenons avec nous-mêmes. Sartre nous invite à présent à nous pencher sur les modalités à partir desquelles se forme notre relation aux autres. Nous verrons ainsi en quoi l'analyse minutieuse d'une telle relation permet de mieux comprendre notre acceptation du renoncement, l'évidence d'une liberté « en sommeil » et la banalité d'une vie « chosifiée ».

© Groupe Eyrolles

Questions vitales

1. Vous sentez-vous libre ? Ou bien prisonnier de quelque chose qui restreint d'emblée vos désirs ou vos espoirs ? Interrogez-vous sur les raisons de ces empêchements, de ces limites, et sur la valeur d'un tel discours.
2. Y a-t-il pour vous des points communs entre les hommes ? Voyez-vous l'espèce humaine comme l'expression d'un schéma universel ? Peut-on imaginer une volonté immanente ou transcendante derrière la nature humaine ? La croyance religieuse mise à part, puisqu'elle relève de la foi, pensez-vous qu'il est possible de prouver quoi que ce soit en la matière ? Les philosophes, les scientifiques ou les psychologues ont-ils des raisonnements imparables à nous proposer ?
3. Pensez-vous que votre caractère relève du déterminisme, que vous ne pouvez rien contre certains aspects de votre

© Groupe Eyrolles

personnalité ? Lesquels et pourquoi ? Essayez de trouver des raisons en ayant à l'esprit la représentation personnelle de vous-même qu'elles conditionnent.

4. Nous sommes tous en proie à la résignation à un moment ou à un autre. Chez vous, est-elle passagère ou durable ? Intervient-elle avant l'action ou après avoir essayé ? Avez-vous trouvé ou cherchez-vous des moyens de lutter ?

© Groupe Eyrolles

Les autres, cet enfer…

La damnation de l'enfer, ses supplices et ses souffrances ne sont pas au ciel mais bien sur terre, comme le suggère Sartre dans la célèbre formule de *Huis clos :* « L'enfer, c'est les autres. » Mais disons-le tout net : nous ne sommes rien sans les autres. Étroitement liés, impossible d'échapper à leur présence qui, comme nous allons le voir, est constitutive de ce que nous sommes. Reste que vivre avec eux est complexe et difficile. Combien de problèmes, de tourments naissent de leurs comportements et de leurs jugements ! Que de clichés, d'images négatives ils nous renvoient ! Bref, que de schémas déterministes à combattre ! Car pour Sartre, notre rapport aux autres se présente avant tout comme un conflit, dont nous allons essayer d'identifier le fonctionnement et les effets dévastateurs. Il en va de la représentation que chacun d'entre nous peut avoir de lui-même.

Prisonniers du regard de l'autre

Partir sur une île déserte… Fuir les collègues, la famille, les amis… Parfois étouffés par ceux qui nous entourent, nous avons tous eu envie au moins une fois de les « envoyer balader ». Car l'autre est souvent la cause de nos frustrations et de nos afflictions, et la vie gagnerait en sérénité sans les obligations, les contraintes et les souffrances qu'il nous inflige. Par exemple au travail, il peut nous arriver de perdre notre calme, notre assurance, à cause d'un collègue qui ne cesse de nous envoyer des piques en pleine réunion. Le sang

© Groupe Eyrolles

nous monte à la tête, il nous prend même parfois des envies de meurtre… Car outre le fait qu'il nous est profondément désagréable de perdre notre calme, notre réaction peut également entraîner une réputation définitive d'extrême susceptibilité au sein de notre entreprise.

La vie quotidienne avec les autres est ainsi faite d'une multitude de conflits qui nous heurtent et nous dérangent. C'est là pour Sartre un mal nécessaire :

> **« Autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même » (*L'Être et le Néant*, p. 265-266).**

En effet, car comment aurions-nous pu éprouver notre susceptibilité sans ce collègue ? Comment juger de nos progrès sur ce point sans lui ? Aussi pénible et épuisant que cela puisse être, nous ne pouvons nous abstraire d'autrui. Nous ne pouvons même *penser* sans confrontation avec lui. Car pour avoir conscience de nous-mêmes, nous avons besoin d'autres consciences qui, nous réfléchissant comme des miroirs, nous permettent de nous saisir, de nous identifier, et ainsi d'entretenir un rapport avec nous-mêmes en nous obligeant à nous poser des questions : pourquoi réagissons-nous aussi fort ? Que pouvons-nous faire pour que cela change ?

Pour saisir et revendiquer sa différence, le tout jeune enfant fait front contre son entourage à travers un « non » systématique opposé à toute proposition, au grand dam des parents, déstabilisés par une telle attitude parce qu'ils se sentent niés en permanence ! C'est en réalité pour l'enfant le moyen de s'affirmer dans sa singularité. D'une manière générale, notre conscience a ainsi, dès le départ, pour condition ce qui n'est pas elle. Son éclosion relève d'un rapport, d'une mise à distance des autres consciences. Ce n'est qu'en « niant » les autres consciences que nous prenons conscience de la nôtre. Alors que Descartes, avec son fameux *Cogito ergo sum*, déduit

© Groupe Eyrolles

l'existence à partir de la pensée – « Je pense donc je suis » –, Sartre, lui, avance que si « Je pense » ce n'est jamais sans les autres, définissant ainsi la pensée comme une relation. Nous dépendons donc des autres pour nous poser en tant que sujets pensants. Dès lors, enlever autrui revient à ne pas exister. Donc pas d'autre choix que de continuer à nous confronter à lui…

Si un détour par le regard de l'autre est nécessaire, nous nous retrouvons donc dans une relation de dépendance à autrui. Cette dépendance vis-à-vis du regard de l'autre peut être vécue de manière douloureuse. Ainsi, au sein de notre couple, les réactions de notre partenaire, sa conduite aimante ou son indifférence nous renseignent sur ce que nous représentons pour lui. Cela est particulièrement vrai en période de crise. Tout à coup nous percevons un changement chez notre partenaire. Il ne nous embrasse plus au réveil, rentre de plus en plus tard, nous sourit moins, le doute s'insinue en nous, nous voici aux aguets. Nous nous enfermons alors dans une observation incessante, quêtant désespérément des signes qui nous permettent de savoir si nous sommes toujours aimés.

Autrui, notre alter ego

La première relation que nous entretenons avec autrui est ainsi affaire de perception. Nous le voyons, nous l'observons, nous l'étudions parfois tranquillement assis à une terrasse de café. Ce faisant, selon Sartre, nous le réduisons à un statut d'« objet » :

> **« Au milieu du monde, je peux dire "homme-lisant" comme je dirais "pierre froide", "pluie fine" […] Tout cela, donc, ne nous fait nullement quitter le terrain où autrui est *objet* » (*L'Être et le Néant*, p. 302).**

© Groupe Eyrolles

Mais bien évidemment, nous savons que les autres font de même avec nous. Autrui est ainsi notre *alter ego*, « un autre moi-même ». « Un autre » parce que nous sommes tous différents, par notre passé, notre histoire, nos goûts, nos envies. Aussi proches soient-ils, deux hommes, même jumeaux, ont naturellement une existence unique puisque toute vie est spécifique. Échafaudé à partir d'expériences et de relations familiales, sociales ou professionnelles, notre vécu est particulier, chacun d'entre nous vit et perçoit le monde à sa façon. De même nous vivons et ressentons les événements, heureux ou malheureux, toujours à notre manière, selon notre sensibilité propre, construite avec le temps. Mais nous devons aussi admettre qu'autrui est un autre « moi-même », c'est-à-dire qu'il nous ressemble, qu'il pense et se représente quantité de choses. Notre point commun ? Le fait d'être à la fois « sujet » et « objet », observateur et observé. Car autrui ne peut être conçu comme un être inanimé, un arbre ou une chaise. Par sa conscience, il contemple le monde et peut faire de nous ce que nous pouvons faire de lui, à savoir un « être-objet », c'est-à-dire un être réduit à certaines qualités :

> **« Si autrui-objet se définit en liaison avec le monde comme l'objet qui *voit* ce que je vois, ma liaison fondamentale avec autrui-sujet doit pouvoir se ramener à ma possibilité permanente d'*être vu* par autrui. C'est dans et par la révélation de mon être-objet pour autrui que je dois pouvoir saisir la présence de son être-sujet » (*ibid.*).**

Un objet est par définition quelque chose de bien déterminé. Nous pouvons comprendre par conséquent que notre « être-objet » appelle une vision déterministe et sans appel de la part des autres. Si nous avons par exemple un look décalé, une attitude provocatrice, une façon de nous exprimer bien particulière, nous pouvons facilement être enfermés dans un schéma simplificateur et grossier.

© Groupe Eyrolles

Livrés au regard des autres, nous sommes « chosifiés »...

Mais être observé est coutumier, habituel, nous ne pouvons rien y changer, même si cela peut être douloureux. Si nous sommes immigrés et que nous pratiquons difficilement le français, certains pourraient s'arrêter à cet état de fait et en conclure que nous sommes frustes et peu éduqués, même si nous étions chirurgien cardiaque dans notre pays d'origine. Nous subissons alors la pression des jugements faciles, excluant la richesse et la complexité de notre personne sous une apparente simplicité. Ainsi, d'une manière générale, les attitudes, l'apparence physique, l'appartenance ethnique ou sociale sont la proie des regards, des discours sans concession, injustes et réducteurs. Il en faut peu pour tirer des généralités abusives sur autrui, qu'il s'agisse des anonymes ou des proches, famille et amis. Le réflexe est toujours le même, il consiste à enfermer l'autre dans une définition (le peureux incorrigible, le soumis patenté ou l'idiot de la famille !). Accaparés, comme « chosifiés », nous sommes ramenés à certaines caractéristiques intangibles.

Après réflexion, nous dit Sartre, l'expérience n'en demeure pas moins fondamentale. Elle permet de cerner le mécanisme des rapports interindividuels, de comprendre la mésestime de soi, le mal-être, les conduites d'évitement qui naissent d'une détermination subie. Elle permet de révéler les relations difficiles et parfois douloureuses que nous entretenons avec nous-mêmes. Car le problème est que nous pouvons finir par intégrer l'image que nous renvoient les autres, piégés par un entourage jamais à court d'arguments déterministes : tout est fini, les qualités, les dons ou les défauts sont répartis, il s'agit maintenant de nous accommoder d'un rôle, d'une image, sans rémission possible. L'enfer est bien sur terre, parmi nos semblables.

© Groupe Eyrolles

Dans *Huis clos*, Sartre met en scène trois personnages – Garcin, Inès et Estelle – enfermés à leur mort dans une pièce. Chacun d'eux prend alors conscience de ce qu'il est à travers les discours violents des deux autres. Prisonniers d'une image que la mort transforme en fatalité, ils se débattent en vain pour échapper à eux-mêmes. Défini comme lâche par les deux femmes qui l'entourent, Garcin montre ce que l'enfer signifie :

> **« Le bronze… (*Il le caresse.*) Eh bien, voici le moment. Le bronze est là, je le contemple et je comprends que je suis en enfer. Je vous dis que tout était prévu. Ils avaient prévu que je me tiendrais devant cette cheminée, pressant ma main sur ce bronze, avec tous ces regards sur moi. Tous ces regards qui me mangent… (*Il se retourne brusquement.*) Ha ! Vous n'êtes que deux ? Je vous croyais beaucoup plus nombreuses. (*Il rit.*) Alors, c'est ça l'enfer. Je n'aurais jamais cru… Vous vous rappelez : le soufre, le bûcher, le gril… Ah ! Quelle plaisanterie. Pas besoin de gril : l'enfer, c'est les Autres » (*Huis clos*, p. 92).**

L'expérience de la honte

Regarder, c'est un peu s'oublier. Sans l'abolir totalement, la perception met l'ego à distance pour se concentrer sur l'extérieur. Désintéressée, la vision scrute, détaille, compare, se laisse absorber par le donné perceptif. Quoi de plus exemplaire à cet égard que la contemplation esthétique ? Face à un tableau ou à une sculpture, nous nous laissons envahir par l'univers singulier de l'artiste, nous mettons entre parenthèses un « moi » omniprésent sollicité par le désir de plaire, de charmer ou de réussir.

De la même façon, lorsque nous observons tranquillement les passants depuis notre terrasse de café, nous nous laissons aller, nous nous sentons parfaitement paisibles. Nous éprouvons également un sentiment jouissif de domination tant ces passants paraissent vulnérables, car eux ignorent que nous

© Groupe Eyrolles

scrutons chacun de leurs gestes. En tant qu'observateurs nous agissons en effet à notre guise, en toute liberté, dans une totale insouciance. Mais quel bouleversement lorsque les regards se croisent enfin ! Quel changement de situation ! La douce contemplation laisse place à la tension d'un face-à-face où chacun est renvoyé à lui-même. Jusqu'ici libérés de toute pression extérieure, nous changeons radicalement d'état. Si nous sommes pris en flagrant délit d'une action peu avouable, piégés comme un animal pris dans les phares d'une voiture sur une route de campagne, nous sommes d'autant plus « objectivés ». Car un simple regard a la capacité de brutalement nous « figer », de nous « étiqueter » parfois durablement. De sorte que si autrui nous est nécessaire, « être-pour-autrui » semble toujours constituer une menace pour notre liberté.

Parce qu'elle lui semble significative, Sartre décrit en détail l'expérience de la honte :

> **« La honte dans sa structure première est honte *devant quelqu'un* [...] : j'ai honte de moi *tel que j'apparais* à autrui. Et, par l'apparition même d'autrui, je suis mis en mesure de porter un jugement sur moi-même comme sur un objet, car c'est comme un objet que j'apparais à autrui » (*L'Être et le Néant*, p. 265-266).**

Imaginons que nous fassions un geste particulièrement vulgaire dans le dos de quelqu'un. Lorsque nous faisons cela, nous ne nous jugeons pas, nous ne faisons qu'exécuter un geste spontané. Mais si tout à coup l'autre se retourne et nous voit, nous revenons brusquement à la réalité, nous prenons conscience de la vulgarité de notre geste et nous en éprouvons de la honte. Le regard de l'autre nous objective brutalement, nous oblige à porter un jugement sur nous-mêmes. Pour Sartre la honte n'existe ainsi pas en elle-même, elle n'existe qu'à travers le regard que l'autre porte sur nous.

© Groupe Eyrolles

Nous avons vu que lorsque nous souffrons du regard des autres, c'est parce que nous souffrons du décalage entre l'image que nous avons de nous-mêmes et celle que les autres nous renvoient : ils peuvent nous déclarer peureux alors que nous savons que nous ne le sommes pas, ils nous chosifient. Dans le cas de la honte, c'est différent, car nous nous reconnaissons dans le regard d'autrui. Nous avons honte parce que, tout comme lui, nous nous sommes vus en train de faire un geste vulgaire, nous nous sommes nous-mêmes traités comme un objet. Nous devenons ainsi à nos propres yeux ce que nous sommes pour autrui :

> **« [...] ma chute originelle c'est l'existence de l'autre ; et la honte est – comme la fierté – l'appréhension de moi-même comme nature, encore que cette nature même m'échappe et soit inconnaissable comme telle. Ce n'est pas, à proprement, que je me sente perdre ma liberté pour devenir une *chose*, mais elle est là-bas, hors de ma liberté vécue, comme un attribut donné de cet être que je suis pour l'autre. Je saisis le regard de l'autre au sein même de mon *acte*, comme solidification et aliénation de mes propres possibilités » (*ibid*., p. 309).**

Ainsi, autrui, bien qu'il ne nous connaisse que du dehors, bouleverse notre monde et nous révèle à nous-mêmes en nous amenant violemment à nous traiter en tant qu'objet. De nos actes, il fait une nature. Dès lors, pour nous défendre, nous allons faire de même avec lui.

Menaces et conflits entre consciences

Nous voilà poussés à nous identifier à ce que les autres font de nous avec une marge de manœuvre *a priori* réduite. Nous attendons des autres qu'ils fassent preuve de mesure avant de nous juger, mais nous sommes au contraire transformés en moi-objet, facilement ramenés à un trait de caractère ou à un statut qui font obstacle à notre libre arbitre. Nous nous iden-

© Groupe Eyrolles

tifions à une tendance ou à une fonction qui limitent nos possibilités de changement. Notre volonté est découragée. Même si demeure en nous l'intuition d'une liberté toujours vivante, le détour par autrui est inévitable et nous oriente vers une conception bien définie de nous-mêmes. L'image est là, nous ne nous appartenons plus vraiment, nous éprouvons un « malaise », affirme Sartre. Ainsi, pour le philosophe, notre *être-pour-autrui* nous révèle à nous-mêmes comme individu au cœur d'un processus violent et contraignant.

Mais, comme nous l'avons vu, ce que nous subissons, nous pouvons à notre tour le faire subir à autrui. Les autres peuvent ressentir la même gêne, la même oppression en notre présence car nous sommes partie prenante de cette lutte entre consciences. Être stigmatisés ne nous empêche pas d'être nous-mêmes un juge implacable aux discours hâtifs et limitatifs. La victime peut aussi être le bourreau, car il est toujours confortable de se contenter de la première impression ou des idées reçues, quitte à réviser par la suite son jugement avec le temps et les circonstances. Il est tentant de juger sur la réputation d'une personne ou de tomber dans les stéréotypes. Ainsi, rien n'empêche un fonctionnaire dit « paresseux » d'en dire autant des pauvres ou des chômeurs. En définitive, chacun de nous se prononce à partir de représentations souvent schématiques et s'inscrit à terme dans des rapports de force fluctuants, positifs ou non, plus ou moins avantageux selon les moments et les situations. Sartre caractérise ainsi les tensions permanentes entre consciences :

> **« Tout ce qui vaut pour moi vaut pour autrui. Pendant que je tente de me libérer de l'emprise d'autrui, autrui tente de se libérer de la mienne, pendant que je cherche à asservir autrui, autrui cherche à m'asservir. Il ne s'agit nullement ici de relations unilatérales avec un objet-en-soi mais de rapports réciproques et mouvants [...]. Le conflit est le sens originel de l'être-pour-autrui » (*L'Être et le Néant*, p. 413).**

© Groupe Eyrolles

Du conflit peut naître la stigmatisation oppressante d'un homme, d'une femme ou d'un groupe d'individus. Le présent comme le passé ne manquent pas d'illustrations en la matière. Les clichés s'abattent aujourd'hui en nombre sur les immigrés, les jeunes de banlieue, les musulmans, etc. Les amalgames abondent, les confusions dominent ; on mélange le culturel, le social et le religieux pour marginaliser, pour exclure une frange de la population dans des secteurs aussi essentiels que l'emploi ou le logement. Un tel conflit se nourrit de la pensée et des mœurs du moment, relayés par ceux qu'elle accapare en façonnant leurs jugements et leurs attitudes. De sorte que tout le monde peut être l'agent ou la victime d'une normalisation générale, massive et liberticide.

© Groupe Eyrolles

Questions vitales

1. Impossible de *nous* penser sans les autres, ils sont un miroir de nous-mêmes. Cette relation de dépendance est-elle pour vous une évidence ou une surprise ? Cela suscite-t-il chez vous plutôt un réconfort ou une forme d'inquiétude, d'angoisse ?
2. Êtes-vous réceptif aux événements qui vous entourent, sensible aux petites scènes du quotidien ? Avez-vous une âme de contemplatif ou avez-vous du mal à vous défaire de vous-même, autocentré sur votre comportement, vos attitudes ?
3. Parvenez-vous à relativiser le regard des autres, êtes-vous capable d'y prêter une attention détachée ou vous rend-il plus fragile et vulnérable ? À quoi attribuez-vous une telle susceptibilité ?
4. Avez-vous l'impression d'être partie prenante d'un conflit inévitable dont l'enjeu est une certaine perception de soi, un souci de reconnaissance, une volonté de se distinguer, aussi bien morale, professionnelle que sociale ?

© Groupe Eyrolles

La pression normative de la société

L'adage bien connu lorsqu'on évoque la liberté au sein de la société est qu'elle s'arrête là où commence celle des autres. L'idée sous-jacente est que notre liberté se heurte nécessairement à une autre liberté. Qu'est-ce qui limiterait ainsi la nôtre ? Nos institutions peuvent-elles nous la garantir ? Nous bénéficions en droit de la liberté de penser, est-ce pour autant une réalité ? Pouvoir affirmer tout et n'importe quoi sans le moindre recul, selon les tendances du moment, est-ce vraiment être libre ? Ce que nous pensons est-il le simple fruit de notre raison ou bien sommes-nous sans cesse influencés par ce qui nous entoure, par notre histoire, par les médias ?

Penser librement, c'est ainsi d'abord exercer son esprit critique à l'endroit d'une société et de normes qui influencent nos discours, nos choix et nos comportements. Comprendre les conflits entre consciences, cerner le phénomène du déterminisme dont tout le monde peut pâtir, c'est identifier un contexte idéologique d'une grande efficacité. Si le regard, nous dit Sartre, peut emprisonner, si les jugements peuvent rabaisser, ce n'est jamais indépendamment d'un type préétabli de pensées et de conduites qui nous conditionne et contre lequel il nous faut nous battre.

Une pression institutionnalisée

D'où viennent nos critères de jugement, nos valeurs et nos principes ? D'abord d'une éducation, d'un milieu qui, en vertu de certaines règles, forment la perception de soi et des

© Groupe Eyrolles

autres. S'établissent très tôt en nous des repères qui délimitent le bien du mal, le bon du mauvais ou le beau du laid. Ainsi, nous risquons de nous sentir gênés le jour où, notre enfant ayant fait une très grosse bêtise ou bien ayant manqué se faire écraser, notre main « part toute seule ». Nous allons sans aucun doute subir des regards désapprobateurs. Nous prenons en effet aujourd'hui pour acquis qu'il est mal de maltraiter un enfant. Mais où commence la maltraitance ? Comment la définissons-nous ? Il n'y a pas si longtemps, en effet, donner une fessée, une gifle (voire même quelques coups de ceinture !) ne prêtait pas à conséquences. Cela pouvait même entrer dans le cadre d'un système éducatif. Nous avons nous-mêmes peut-être reçu une claque étant jeune à la suite d'une bêtise. Reproduisons-nous le même schéma ? Il y a fort à parier que non, tant la pression actuelle nous oblige à penser que c'est négatif. En France, le débat sur la fessée refait ainsi régulièrement surface, la France n'interdisant pas légalement les punitions physiques. Ce qui n'est pas le cas en Suède, où les institutions interdisent les châtiments corporels de manière absolue, et au Royaume-Uni, où cette interdiction ne concerne que les écoles. Ainsi, si nous vivions en Suède, quand bien même nous penserions qu'une fessée n'est pas un acte violent, les institutions nous l'interdiraient tout simplement, nous ne serions pas libres d'agir comme bon nous semble.

Nos valeurs évoluent donc en fonction de notre éducation, de l'histoire de notre société et du lieu géographique où nous vivons. Cela ne nous empêche pourtant pas de les brandir comme des certitudes indiscutables pour séparer l'anormal du normal, pour opérer des différences et des hiérarchies. Juger l'autre, l'accepter ou l'exclure, c'est toujours traduire l'esprit d'une société originale, la particularité exclusive d'une époque.

© Groupe Eyrolles

Nous sommes certes libres de vivre comme nous le souhaitons, mais si nous choisissons de vivre en dehors de la norme majoritaire, nous risquons de rencontrer nombre de difficultés sur notre chemin. Nous pouvons ici penser par exemple aux « gens du voyage » qui ont occupé l'actualité tout récemment. Dénomination sous laquelle ont d'ailleurs été amalgamées toutes sortes de communautés différentes, françaises ou non. Le débat fut passionné, et l'on voit comment ce mode de vie singulier a pu provoquer le rejet, de même qu'un discours d'exclusion de la part des institutions.

Le conflit entre consciences, où se joue la liberté de chacun, est donc sous-tendu par les conflits, économiques, sociaux, ethniques, religieux, etc., inhérents à toute collectivité. Le déterminisme sous toutes ses formes, que l'on parle de l'inné, de l'acquis, d'une représentation philosophique ou religieuse de l'homme, y tient une place importante en ce qu'il s'inscrit dans un discours général censé fédérer autour du *même* en stigmatisant l'*autre*.

Dis-moi ce que tu possèdes, je te dirai qui tu es...

En son temps, dans les années 1950, Roland Barthes fit de certains objets les révélateurs d'une époque et de sa mentalité. Son livre *Mythologies* devait nous permettre de mieux comprendre une conscience collective articulée autour de personnalités, de phénomènes ou de produits emblématiques tels le *Guide bleu* ou la nouvelle Citroën. Qu'en est-il actuellement ? Nul doute que le mouvement s'est amplifié jusqu'à atteindre un rythme insensé. Il n'y a pas si longtemps, le 4x4, massif et incontournable, nous plaçait – au sens propre comme au sens figuré – au-dessus des autres, il était le symbole de notre réussite, de notre pouvoir, il nous donnait

© Groupe Eyrolles

l'image d'un être en mesure d'écarter tous les obstacles de sa route pour s'imposer. Si nous sommes aujourd'hui les heureux possesseurs d'un iPhone, nous incarnons la modernité : nous sommes au courant de tout à tout moment, nous pouvons tout faire parce que nous avons une application pour tout, bref, nous sommes un être complet ! L'exemple d'Internet est encore plus éloquent. Internet n'est plus une question de choix, c'est une obligation. Nous sommes ainsi de plus en plus poussés à effectuer nos démarches administratives en ligne, qu'il s'agisse de payer nos impôts (nous sommes même alors gratifiés d'un délai supplémentaire…), de déclarer la création d'une entreprise, d'enregistrer les choix universitaires de nos lycéens, etc. Dès lors, ne pas posséder Internet, c'est être tout simplement anormal.

Toujours plus nombreux et diversifiés, les produits « significatifs » se renouvellent aujourd'hui à une vitesse incroyable selon les modes et les tendances. Ils sont devenus les « marqueurs » de nos niveaux de vie au sein d'une hiérarchie sociale définie. Ils révèlent la logique de notre monde, les lois implacables d'une société consumériste définissant l'Être à partir de l'Avoir. Comment ignorer que l'appartenance ou l'exclusion, à l'échelle d'un groupe ou de la société, se constituent à partir des choses, des catégories et des genres qu'elles désignent ? Plus que jamais vecteur de sens, l'apparence est au centre de la valorisation personnelle ou de la mésestime de soi. Dans un ordre social établi, elle est au cœur d'une guerre ouverte aux préjugés qui fait des ravages. Résultat ? Des tensions entre personnes, des oppositions entre groupes, de la violence, de la frustration et un mal-être dont témoignent la consommation accrue d'anxiolytiques, le recours grandissant aux psychothérapies en tout genre.

© Groupe Eyrolles

Une esthétique du corps toute-puissante

À côté des normes morales, intellectuelles ou politiques, difficile d'évoquer l'oppression actuelle de l'apparence sans faire un rapide détour par le diktat du corps et ses dommages collatéraux. Trois prescriptions catégoriques : santé, minceur et jeunesse ! Omniprésents, les canons de la beauté standard s'imposent dans les magazines, les pubs ou les films, s'incarnent dans les icônes, dans les demi-déesses ou les demi-dieux d'une perfection idéale. Indissociables d'un marketing articulé autour de la cosmétique et de la chirurgie esthétique, ces normes s'accompagnent d'un hygiénisme lié au culte du sport et du bien-être, de la fréquentation des spa ou des cures de remise en forme. Au cœur des relations sociales, notre corps est l'objet de toutes les attentions, nous le surveillons sans relâche, parfois jusqu'à l'obsession, Rien de pire ainsi que de tomber dans certaines catégories qui sonnent comme des sentences, des condamnations ; rien de pire que d'être l'objet de désignations que le langage lui-même évite à coups d'euphémismes : « être enveloppé » ou « faire partie des seniors ». Et quelle tragédie lorsque nous vivons tout cela comme une double peine : ne pas être dans la norme et culpabiliser à l'idée d'en être en partie responsable. Avons-nous vraiment fait notre possible ? Comment en sommes-nous arrivés là au regard des moyens maintenant mis à notre disposition ?

Conformité et aliénation

Tout comme nos professeurs pouvaient attendre de nous du travail et des bonnes notes, tout comme nos parents attendaient que nous soyons bien élevés, aimables avec autrui, la société ne peut se dispenser de codes généraux et normatifs à respecter. Elle accorde ainsi aujourd'hui une place essentielle

© Groupe Eyrolles

à l'hédonisme, aux plaisirs, à la jouissance sous toutes ses formes. Nous devons fuir la souffrance ou la cacher en gardant pour nous nos doutes, nos angoisses et notre mal-être. Nous sommes abreuvés d'informations (d'ordres ?) qui nous donnent la marche à suivre pour que nous soyons bien, heureux dans le meilleur des mondes : triez vos déchets, mangez cinq fruits et légumes par jour (bio !), ne fumez pas, ne buvez pas. Si nous voulions nous conformer à l'intégralité des normes dictées par la société, il y aurait de quoi devenir fou.

Au fond, pour Sartre, ce sont toujours les institutions, au premier rang desquelles l'école, l'éducation, qui nous assignent notre nature et notre fonction, notre rôle bien défini. Ce sont les conventions qui modèlent les discours et les conduites, qui font obstacle à notre liberté en générant des automatismes de pensée et d'action. Elles astreignent à une représentation de nous-mêmes et des autres en chassant le plus possible l'éventualité du changement et de la nouveauté.

S'intéressant au cadre professionnel, notre philosophe, dans *L'Être et le Néant*, examine le cas d'un garçon de café. Il en conclut que, sous peine d'être licencié, il se doit de se conformer parfaitement à ce que les gens attendent de lui, à savoir ne pas simplement servir mais, sans relâche, incarner pleinement l'archétype du garçon de café : courir presque entre les tables en tenant son plateau en l'air avec dextérité, être empressé, plein de sollicitude à l'égard du client, etc. Il doit se conformer à son rôle social, *être* ce qu'on attend de lui :

> **« Voilà bien des précautions pour emprisonner l'homme dans ce qu'il est. Comme si nous vivions dans la crainte perpétuelle qu'il n'y échappe, qu'il ne déborde et n'élude tout à coup sa condition » (*L'Être et le Néant*, p. 96).**

© Groupe Eyrolles

Décalage et exclusion

Un conformisme aliénant est en place. Si nous le refusons et que nous nous retrouvons, volontairement ou non, à la marge, nous risquons fort de nous retrouver exclus. Au travail, nous ne pouvons pas par exemple décider seuls d'effectuer une tâche autre que celle pour laquelle nous avons été embauchés. De même, parmi nos proches, si nous sortons du rôle qui nous a été attribué dès notre enfance, nous risquons de nous heurter à une incompréhension totale voire à un rejet.

Ainsi, identifier et imposer des modes de vie et de pensée, dénoncer ce qui s'en distingue se présente comme la garantie de l'ordre et de la stabilité d'une collectivité où chacun est à sa place et correspond exactement à ce qui est attendu de lui. L'ordre ne doit pas être bousculé, l'argument déterministe s'inscrit dans une logique qui préfère l'être au devenir, le statique au dynamique. Aux habitudes, aux traditions, à la répétition des mêmes attitudes et des mêmes paroles d'enraciner les mêmes choses. Le garçon de café n'a aucune raison de se représenter autrement. De même un voyou reste un délinquant, il est vain de tenter quoi que ce soit à son égard (le système carcéral actuel n'exprime rien d'autre). L'émancipation des femmes a ses limites et compose naturellement avec l'inégalité des statuts ou des salaires par rapport aux hommes.

C'est un fait, les institutions rechignent au changement, elles s'efforcent de circonscrire et d'exclure ce qui peut les bousculer ou les transformer. Elles pointent du doigt la singularité, rejettent la différence, obligent quantité de gens à vivre leur rôle sous la contrainte, leur donnent l'impression d'être en décalage, de ne pas avoir choisi leur vie. Elles les condamnent aussi à vivre dans le mal-être, la phobie sociale et l'isolement.

© Groupe Eyrolles

Conscient des dangers de la logique déterministe, Sartre se donne pour tâche, au-delà des oppositions théoriques entre intellectuels ou des engouements superficiels (on pense à la mode existentialiste de l'après-guerre), de sortir sa philosophie de l'abstraction spéculative pour la mettre à la disposition de chacun. Car la philosophie peut s'inscrire dans un projet individuel et collectif pour transformer la vie à partir de la conscience pleine et entière d'une liberté retrouvée, ce que nous allons à présent chercher à comprendre.

© Groupe Eyrolles

Questions vitales

1. Vous êtes-vous déjà interrogé sur l'origine ou les fondements de vos critères de jugement ? Selon vous, quelle place l'éducation y tient-elle ? Peut-on la dissocier d'un milieu, d'une époque et de son idéologie politique, économique ou culturelle ?
2. Prendre conscience du déterminisme vous permet-il de prendre du recul par rapport à votre façon de penser ? Êtes-vous davantage en mesure de reconsidérer des réactions négatives, des attitudes d'exclusion que vous avez subies ou que vous avez fait subir aux autres ?
3. Y a-t-il selon vous une spécificité des pressions exercées sur chacun d'entre nous par la société de consommation ? Essayez d'analyser la façon dont une société normative, rivée à l'apparence physique, aux canons de la beauté et aux impératifs de la mode, façonne les consciences et les relations interindividuelles ?

© Groupe Eyrolles

4. Vous sentez-vous conforme à ce que l'on attend de vous ? Est-ce une source de tranquillité ou au contraire une cause d'ennui, de frustration, de tourments ? Jouez-vous votre rôle social dans l'apaisement ou dans la contrainte ?
5. N'avez-vous jamais eu envie de remettre en cause les conventions, de vous affirmer comme un *autre*, de changer de vie *?* Pourquoi n'avoir jamais franchi le pas ? Par peur de surprendre, de briser la représentation que la société et les autres ont de vous ?

© Groupe Eyrolles